

Entretien avec Catel Muller

Chris Reynolds-Chikuma
University of Alberta

Présentation de l'auteur

Catel Muller est l'auteure d'une quinzaine de bandes dessinées. La majorité d'entre elles traite de femmes extraordinaires. Ces bandes dessinées sont faites soit en collaboration avec José-Louis Bocquet, son compagnon, pour des best-sellers comme : *Olympes de Gouges* [Casterman, 2012], « héroïne » de la Révolution française, femme de théâtre et auteure des « droits de la femme » ; *Kiki de Montparnasse* [Casterman, 2007], modèle des grands artistes du début du siècle comme Man Ray, Modigliani, Foujita, ... ; soit seule comme *Ainsi soit Benoite Groult* qui met en scène l'une des féministes les plus importantes du XXe siècle [Grasset, 2014]. Elle est aussi la coauteure avec Véronique Grisseaux de *Lucie s'en soucie* [1999], équivalent féminin de *Monsieur Jean*, c'est-à-dire de « monsieur tout le monde », de Dupuy et Berberian. Elle a aussi collaboré sur des projets de fiction avec des artistes de BD comme Christian De Metter pour *Le Sang des Valentines* [2014] qui raconte la guerre de 1914-1918 à travers une histoire d'amour à rebondissements qui passe par les « Valentines », ces lettres envoyées aux soldats dans les tranchées. Avec Philippe Paringaux, elle a signé *Dolor* en 2010, sorte de roman noir entre réalité et fiction sur la vie de Mireille Balin (actrice et femme fatale célèbre des années 40) L'entretien a été conduit le mardi 15 juillet 2014 à 10h du matin au domicile de l'auteure dans le 19^e arrondissement à Paris.



Image 1 : dessin-autoportrait de l'auteure aimablement donné par l'auteure

CRC (Chris Reyns-Chikuma): Enfant et adolescente, lisiez-vous des bandes dessinées ? Lesquelles ?

CM (Catel Muller): Oui, oui bien sûr ; même si je vivais dans un milieu où on ne lisait pas de BD, je les trouvais à l'école, chez les voisins, les copains; j'ai donc lu tous les classiques, les Tintin, Astérix, Lucky Luke, Pif, Mickey, ... en presse ou en album. Très jeune, j'en faisais moi-même déjà beaucoup, j'aimais en dessiner ; j'étais fascinée par le rapport texte/image ; mais je bloquais toujours sur le scénario. J'ai vite compris qu'il me serait très difficile de faire du "Goscinny" comme métier! Puis adolescente, dans les journaux d'adultes, j'ai trouvé des auteur/e/s comme Bretécher qui m'a donné une vraie idée de ce que je voulais ou pourrais faire dans la vie, avec beaucoup de dessins et un peu de texte. Après, j'ai aussi découvert *Fluide glacial et à suivre et aussi Métal Hurlant*. Il y avait dans ces journaux et magazines spécialisés des auteurs majeurs comme Gotlieb, Goosens, Moebius, Bilal, ... la BD dite « adulte », donc. Mais c'est quand même Bretécher qui m'a séduite le plus par sa vision « sociologique » décalée, drôle et vive, au graphisme très personnel. Et surtout, elle parlait des femmes, pas des super héroïnes, mais de celles de la vie quotidienne qui nous ressemblent! C'était nouveau fin des années 70.



Image 2 : « Bretécher ou Groult ? », p. 11 dans *Ainsi soit Benoite Groult*, 2013
(avec l'aimable autorisation des éditions Grasset)

CRC : Au début de votre roman graphique sur Groult [image 2], vous mentionnez effectivement Bretécher, en la présentant comme une alternative à votre livre sur Groult. Pourquoi n'avoir jamais fait de BD ou de roman graphique sur une femme auteure de BD comme Bretécher ?

CM : Il y a plusieurs raisons. Pour Bretécher, c'est d'abord une personne difficilement accessible, très pudique ; ensuite, je pensais qu'elle pourrait elle-même le faire, et bien mieux que moi, comme Satrapi l'a fait à travers son autobiographie, même si Bretécher n'a pas forcément eu une vie aussi aventureuse. Et donc si pour des fans de BD cela peut être intéressant, pour un large public, ce serait beaucoup plus limité. Benoite Groult, elle, a eu une vie romanesque. Elle a beaucoup voyagé ; du haut de ses 94 ans elle a énormément vu de choses, a vécu une histoire de femme engagée dans le siècle. Elle a connu le non droit de vote pour les femmes, l'avortement clandestin avec les aiguilles à tricoter, la peine de mort, etc... Elle a vu la société changer, évoluer et y a contribué. En plus de son œuvre littéraire, elle a eu un rôle politique en travaillant sur la discrimination à travers le langage et en dénonçant des pratiques abjectes mutilant des femmes dans certains pays au nom de la « tradition ». C'est cela qui m'intéresse, raconter la "petite" histoire d'une personnalité dans la "grande" histoire du monde.

CRC : N'y aurait-il pas d'autres femmes auteures de BD qui vous ont fascinée ?

CM : Oui bien sûr, il y a eu Chantal Montellier qui a beaucoup souffert, et qui a une œuvre très engagée, militante; il y a aussi eu Florence Cestac avec son humour incisif, qui a trouvé un large public. C'est la seule PRESIDENTE à Angoulême face aux 41 présidents!

CRC : Ce petit nombre de femmes confirme donc l'idée que ce milieu est bien sexiste ?

CM : Oui effectivement, peut-être pas consciemment, mais les hommes se cooptent dans le milieu de la BD comme dans beaucoup d'autres milieux. Angoulême en témoigne, à l'instar de la représentation au Panthéon (75 hommes pour 4 femmes). La représentation c'est important, car nous [les femmes] n'avons pas de modèles auquel[le]s nous identifier ; il est donc plus difficile pour nous de nous engager et de faire avancer notre condition, nous

faire reconnaître, nous faire respecter, promouvoir réellement l'égalité et la liberté. Le féminisme est avant tout un humanisme.

CRC : D'où vos « biographiques » qui rendent hommage à ces femmes modèles extraordinaires telles que Olympe ou Groult ?

CM : Oui c'est mon petit parcours féministe ; ce n'est pas de la revendication au premier degré, elle est un peu déguisée ; en parlant de femmes qui ont lutté pour la liberté des femmes, parfois aux dépens de leur vie, comme Olympe, souvent oubliées, je les fais revivre et leur rends hommage, et en même temps cela permet une réflexion sur le sujet.

CRC : Vous avez fait des études d'Arts décoratifs à Strasbourg? Les « Arts décoratifs » sont un domaine assez vaste (bois, verre, métal, textile, etc.). Quelle option aviez-vous prise ? Y avait-il des cours spécifiques sur la BD ?

CM : Oui j'ai fait de la BD avec l'illustrateur et excellent professeur Claude Lapointe ; mais j'ai aussi fait une maîtrise d'arts plastiques ; j'ai ainsi une certaine connaissance de l'histoire de l'art, ce qui m'aide pour les sujets que j'aborde aujourd'hui. Aux Arts décoratifs, j'étais dans la même classe que Blutch qui était et est encore mon « pote » ; ça m'a un peu complexée au départ, car c'est un génie du dessin, ce qui m'a amenée à faire d'abord de l'illustration jeunesse domaine dans lequel déjà à l'époque beaucoup de filles travaillaient...

CRC : À ce propos, comme vous le savez, beaucoup de femmes sont passées par l'illustration et la BD pour enfants ; est-ce que c'est l'éditeur ou des forces extérieures qui vous ont guidée vers cet « art deux fois mineur » qu'est la BD pour enfant ou l'illustration?

CM : C'est toute la problématique du travail des femmes. Dans les écoles d'art, il y a plus de filles que de garçons; mais dans la vie professionnelle, les proportions changent. Et plus on monte dans la hiérarchie, moins il y a de femmes ; comme partout, pour la cuisine par exemple, les grands chefs sont des hommes. La BD, c'est pareil. Cette situation a tendance à changer, mais j'ai connu cette époque où les maisons d'édition BD étaient presque exclusivement masculines. Ainsi Blutch m'avait introduit dans le milieu de *Fluide glacial*, mais il n'y avait que des hommes, pas une seule femme, et donc j'ai eu peur, et comme toutes les filles, je suis allée vers un univers plus familier, l'illustration. Le monde de l'édition jeunesse est contrairement à celui de la BD très féminin...(en rapport avec le stéréotype de "douceur" de la mère et l'enfant ?)

CRC : Donc on peut dire que le milieu de la BD était sexiste ?

CM : Oui, inconsciemment, oui. Consciemment, les gars étaient gentils, accueillants, mais nous les filles on ne se sentait pas à l'aise à cause de certains regards, de certaines attitudes; c'est difficile à décrire parce justement c'est inconscient.

CRC : Selon vous, le milieu éducatif artistique en France est-il encore sexiste ?

CM : Oui, même si heureusement, ça bouge ; mais lentement, car ça prend du temps ; ainsi quand je vais comme intervenante dans certaines classes de collège ou lycée, les filles sont souvent plus timorées et les garçons tendent à monopoliser la parole ; il y a toujours beaucoup de stéréotypes qui perdurent comme sur ce que doit faire ou ne pas faire une fille ; mais oui ça bouge, les profs, les intervenants font réfléchir à tout ça, et on est, je crois, sur la bonne voie ; cet été, j'ai engagé une jeune stagiaire qui travaille avec moi, mais à son âge jamais je n'aurais pu imaginer de travailler pour une aînée de la BD, par exemple Bretécher !

CRC : Et qu'en est-il des autres cultures, américaine ou britannique par exemple, comparées au milieu français/francophone de la BD ?

CM : Je ne pourrais pas comparer, car je n'ai que très peu d'expérience de ces milieux non francophones. Évidemment, pour la culture classique américaine, il me semble difficile de s'identifier aux superhéros masculins ou à leurs compagnes des comics, sexualisées à outrance, ou simples faire-valoir ou dépendantes de leur compagnon. Mais c'est la même chose avec la BD francophone traditionnelle qui est tout aussi sexiste. Même si j'en reconnais la qualité parfois, cette BD est loin de mon style et de mes préoccupations. J'apprécie tout de même certaines BD francophones contemporaines comme *Largo Winch* pour la qualité du dessin de Philippe Francq ; mais le milieu dans lequel je baigne et que je connais est celui du roman graphique; et aujourd'hui ce milieu est international et moins sexiste ; le roman graphique est un nouvel art entre littérature traditionnelle et dessin où l'on rencontre des artistes comme Marjane Satrapi, Guy Delisle ou Étienne Davodeau, mais aussi des auteurs américains, coréens et venant d'autres langues/cultures qui partagent des préoccupations, un univers, un style, similaires aux miens, alors que je me sens plus éloignée des artistes français ou belges qui travaillent sur la BD traditionnelle.

CRC : Il semble que l'on puisse diviser votre carrière en 3 étapes : une première où vous avez travaillé surtout avec des femmes, une deuxième, surtout avec des hommes, et une troisième, où vous avez travaillé seule comme votre « biographique » sur Groult le montre. Est-ce un mouvement vers plus d'indépendance qui se dessine?

CM : Oui et non ; ainsi j'ai effectivement reçu le prix Artémisia (prix de la BD féminine) pour mon livre sur Benoite Groult fait seule. Pour *Olympe de Gouges* et *Kiki de Montparnasse*, faits avec Bocquet, j'ai eu plusieurs autres prix dont le Prix de Public à Angoulême; mais c'est en fait Bocquet qui m'a révélé mon féminisme ; il est plus féministe que beaucoup de femmes que je connais et surtout que les jeunes femmes d'aujourd'hui qui tendent à croire que leur condition de femmes plus libres est « naturelle ». Souvent, elles ne voient pas l'énorme travail que d'autres femmes ont accompli pour en arriver là où nous sommes ; j'ai pu travailler seule sur Groult, car elle est contemporaine et j'ai eu la chance de pouvoir mener des entretiens, durant cinq ans, intimement et intensément. Cependant, travailler avec Bocquet pour moi est nécessaire et très agréable, car nous sommes complémentaires ; il est plus littéraire que moi puisqu'il est aussi écrivain et il travaille en amont pour préparer puis écrire le scénario, souvent complexe, en rapport avec l'Histoire ; puis on œuvre ensemble au découpage, qui est le « story-board » de la BD, avant que je ne passe aux crayonnés avec une énorme documentation puis aux encrages à l'encre de Chine; je n'aurais jamais pu faire *Olympe de Gouges* toute seule, ni pour le temps passé, ni pour la connaissance de la Révolution française, ni pour la plume de Bocquet qui a su faire parler tous les personnages du 18^e siècle.

CRC : Fin des années 1990, vous publiez avec Véronique Grisseaux *Lucie s'en soucie* qui vient d'être republié en 2013 avec de nouvelles illustrations venant de la version en anglais, *Bluesy Lucy: The Existential Chronicles of a Thirtysomething*. Comment cela s'est-il passé ?

CM : Nous avons accepté Grisseaux et moi-même la réédition et traduction de notre première BD, *Lucie s'en soucie*, que nous avons écrite ensemble et que j'ai dessinée il y a une quinzaine d'années. C'était une volonté de l'éditeur (Humanoïdes associés), après épuisement de son stock initial. Cette version est mieux imprimée et augmentée avec un texte de Bocquet et illustrée par des dessins inédits.

CRC : D'autres de vos livres ont-ils été traduits ?

CM : Oui, *Kiki* notre best-seller vendu à plus de 100.000 exemplaires a été traduit en 15 langues et *Olympe* est en train de suivre le même trajet, puisqu'il a déjà traduit en 6 langues.

CRC : La réédition de *Lucie s'en soucie* [images 4a & 4b] est précédée d'une longue préface (presque 6 pages) de Bocquet; celle-ci contient une petite mine d'informations entre autres sur les influences sur votre travail, dont trois ressortent : celle des illustrateurs anglais, celle du *Journal de Bridget Jones* et celle de *Monsieur Jean*. Pourquoi n'y a-t-il pas d'influence française dans les illustrateurs ?

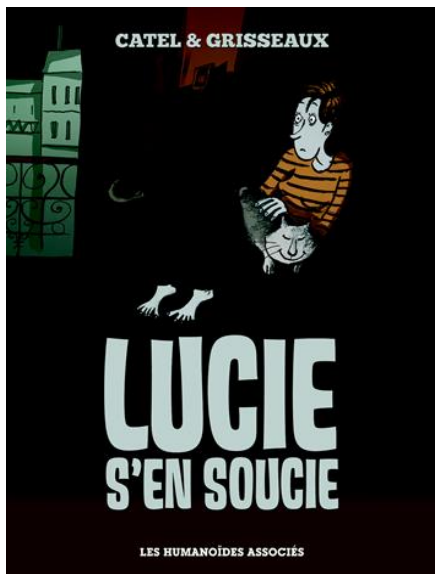


Image 4a : *Lucie s'en soucie*, 2000 (avec l'aimable autorisation des Humanoïdes Associés)

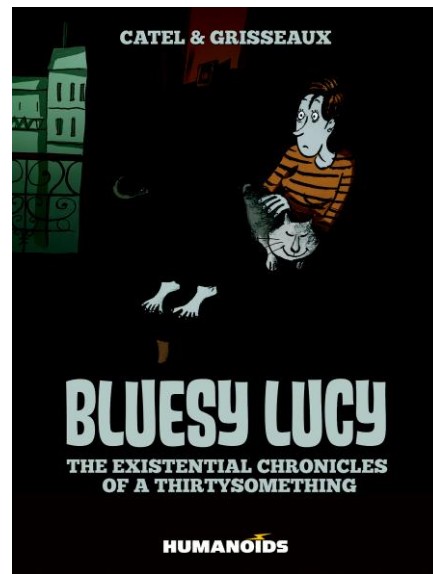


Image 4b : *Bluesy Lucy*, 2014 (avec l'aimable autorisation des Humanoïdes)

CM : N'a-t-il pas cité Tomi Ungerer ?

CRC : Je ne crois pas [après l'entretien, j'ai relu la préface et je confirme qu'il n'est pas cité].

CM : Dommage! C'est un oubli, car Ungerer est mon premier « maître », alsacien comme moi de surcroît ; mais après, effectivement, l'influence anglaise a été importante ; j'aime beaucoup l'humour British, le graphisme enlevé (qui se rapproche d'ailleurs de celui de Bretécher). Pour *Bridget Jones' Diary* il ne s'agit pas d'influence, mais plutôt d'air du temps, puisque *Lucie s'en soucie* est sorti presque en même temps.

CRC : Et pour *Monsieur Jean* de Berberian et Dupuy ?

CM : Ici l'influence est claire ; je connaissais les auteurs puisque nous appartenons au même milieu artistique ; j'aimais beaucoup leur travail, mais c'était encore une vie d'homme, et je pensais que ce serait intéressant de raconter une vie ordinaire de femme « normale », et pas des femmes idiotes ou des Barbarella ; en en parlant avec eux, ils m'ont alors encouragée à le faire ; avec Véronique Grisseaux qui était leur coloriste, nous avons alors décidé de créer notre propre projet ; notre protagoniste serait une trentenaire d'aujourd'hui ; d'où le nom du personnage et le titre éponyme, Lucie, qui est celui de la première femme retrouvée de la [pré-] histoire.

CRC : Y a-t-il d'autres influences féminines artistiques ? Françaises ou francophones ?

CM : Non, pas vraiment pour ma génération ; peut-être Chantal Montellier [née en 1947] pour l'engagement, mais pas pour le style graphique ; pour Annie Goetzing [née en 1951], son dessin est élégant, un peu classique pour moi ; non, quand j'ai commencé dans les années 90, il fallait encore tout inventer, trouver une originalité de ton, de graphisme ; aujourd'hui les Bagieu et autres jeunes créatrices ont beaucoup plus de modèles ; certaines sont d'ailleurs venues me remercier ; même si elles racontent des problèmes de filles, de femmes, comme dans *Lucie* qui a juste eu un succès d'estime, mais sans plus, aujourd'hui par contre ça intéresse ; les éditeurs ouvrent leur porte à cette littérature, le public est là ; ce n'est pas comme avant où automatiquement on classait cette « littérature » dans la catégorie « chick lit » ou « girly » ; pourtant elle n'est pas moins intéressante que celle des trolls avec des oreilles de lapins ou des cowboys, histoires faites par des hommes et pour des hommes (ou des ados), et qui n'est pourtant pas rangée sous une étiquette réductrice comme « Litt-mec ». Cette littérature d'hommes on la classe sous la catégorie de l'humour ou de la psychologie, comme *Monsieur Jean* ... par contre la littérature ou la BD produite par des femmes c'est féminin, c'est-à-dire pas universel, et donc pas aussi intéressant.

CRC : Vous connaissez sans doute l'article de Tanxxx sur cette génération des dessinatrices de l'internet et des blogues ?

CM : Oui et je comprends ce que Tanxxx veut dire ; car cette littérature ou BD de femmes ordinaires pour laquelle elle reprend le terme « girly » peut être un piège où on se répète, en racontant effectivement des choses à l'intérêt limité. Les hommes ont aussi fait des milliers d'histoires de cowboy dont

seulement quelques-unes ressortent avant de pouvoir s'en détacher et de produire des romans graphiques. C'est en partie pour cela que moi j'ai arrêté après les *Lucie*. Je voulais introduire aussi la petite histoire dans la grande [Histoire] en parlant de la vie ordinaire de femmes extraordinaires comme Olympe, Kiki, Groult... Même si Bagieu, elle, je crois, réussit à poser des questions intéressantes ; ce sont surtout les « suiveuses » dont Tanxxx parle aussi négativement, je crois.



Image 5 : couverture de *Joséphine : Même pas mal* de Pénélope Bagieu, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2009.

CRC : Pour *Le Sang des Valentines*, vous avez travaillé avec un homme scénariste Christian de Metter [2004-2005] qui semble avoir fait la majorité du travail (scénario et dessin), à l'exception des 4 ou 5 « valentines ». Comment s'est faite cette collaboration ?

CM : En fait il avait commencé son projet et ensuite il a voulu travailler avec moi ; j'ai donc aussi collaboré au scénario qu'il a modifié en fonction de notre dialogue. J'ai amené l'idée des lettres illustrées qui changeait complètement la nature de l'histoire. Puis j'ai réalisé ces fameuses « valentines », lettres venant d'une femme adressées à un soldat.



Image 6 : *Le Sang des Valentines*, 2004 (avec l'aimable autorisation des éditions Casterman).

CRC : Est-ce que les lettres que vous avez faites ont été inspirées par de vraies « valentines » ? Y en avait-il avec des dessins comme les vôtres ?

CM : Oui il y en a des quantités, et certaines avec des dessins ; les gens s'exprimaient beaucoup avec des dessins en ce temps-là. Et nous avons imaginé une adolescente qui amoureuse du protagoniste lui enverrait des valentines construites avec ses fantasmes, fantasmes qui seraient tout aussi destructeurs que la guerre des tranchées dans ce cas précis.

CRC : Avec *Quatuor*, vous travaillez avec quatre hommes (certains très célèbres comme Pascal Quignard) ; ici, en contraste avec *Le Sang des valentines*, vous êtes LA chef d'orchestre ; comment est née l'idée de l'album ? Était-ce quatre auteurs masculins dès le départ ? Et pourquoi pas une femme auteure comme source ?

CM : Le concept, c'était dès le départ quatre hommes auteurs écrivant sur des femmes. C'était mon fantasme. C'est un autre livre en solitaire, très personnel ; et donc très différent des « biographiques ». Il s'agit ici de quatre hommes qui me parlaient et qui parlaient de l'amour d'une manière originale. L'Éternel Féminin ressortait de leurs textes. Ces quatre histoires d'homme écrivain, je me les suis réappropriées.

CRC : C'est donc en quelque sorte une double adaptation ?

CM : Oui, exactement ; de la littérature à la BD, et d'une littérature écrite par des hommes à une perspective de femme, la mienne. C'est ce que je voulais, représenter quatre auteurs que j'aimais, qui parlaient d'amour, de leur femme idéale, du couple. Leur perception à eux de la femme idéale et ma manière de les reraconter ; c'était quatre perspectives originales, loin de tout stéréotype, utilisant l'allégorie comme par exemple la danse dans le premier récit de Jacques Gamblin, qui donne le titre au recueil et semble lui donner le ton ; puis, les trois autres textes qui utilisent d'autres symboles : pour Bocquet, la voiture, la vitesse ; pour Thierry Bellefroid, une femme vue uniquement de dos ; et la quatrième de Pascal Quignard, où les amoureux se donnent l'un à l'autre avec passion; le point commun entre les quatre textes est la force de l'amour pour les deux personnages du couple. J'ai d'ailleurs dessiné la même fille dans les quatre histoires, avec des coupes et des robes différentes, suivant l'époque et le style de l'histoire.

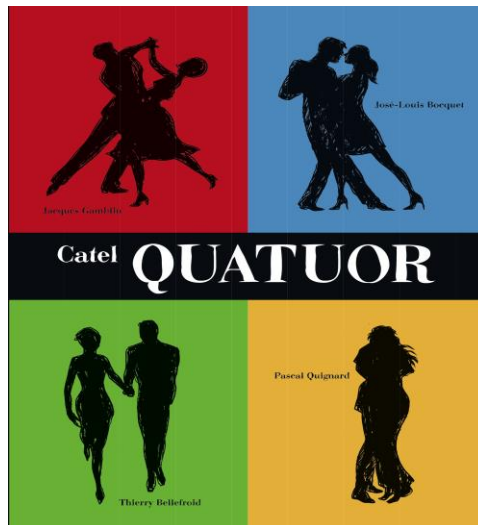


Image 7 : *Quatuor*, 2008 (avec l'aimable autorisation des éditions Casterman).

CRC : Vous dessinez beaucoup de nus, ou plutôt de nuEs dans vos œuvres. Cela s'explique en partie par les sujets : Kiki est modèle, Geneviève/Valentine se dessine pour séduire un soldat dont elle est amoureuse; mais vous ne dessinez pas ou peu d'hommes nus ? Pourquoi ?

CM : Je dessine aussi des hommes nus, mais en fait je dessine l'homme et la femme nus toujours ensemble, je dessine des couples nus, plutôt que des femmes nues et des hommes nus séparément. Et mes femmes ne sont pas

sexualisées. À ce propos, dessiner un homme nu dans une scène érotique est différent de dessiner une femme nue, car il est beaucoup plus difficile de dessiner un homme bandant. D'une part, il y a pour moi une question de pudeur, la représentation de l'acte érotique en soi ne m'intéresse pas ; ce qui m'intéresse c'est de raconter la sensualité de la rencontre de deux êtres; après, dans quelle position, ils l'ont fait, ne m'intéresse pas ; leur sexualité est intime. Pensez aussi par exemple à la censure dans les écoles si l'on avait des scènes érotiques et cela contredirait notre projet de rendre hommage et faire réfléchir sur ces femmes extraordinaires. Ainsi pour une traduction du livre en Chine, j'ai dû faire des retouches sur quelques planches jugées trop osées, comme un homme bandant dans le coin d'une petite case... C'est révélateur!

CRC : La majorité de vos récits sont des histoires d'« amour » et en même sensuelles avec l'exception de *Rose Valland*, que vous avez fait aussi avec Claire Bouilhac. À propos de ce livre, y a-t-il une connexion quelconque avec le film *Monuments men* sorti tout récemment 2014 ? Avez-vous vu le film ? Qu'en pensez-vous ?

CM : Non, je ne l'ai pas vu, car on ne m'en a pas dit que du bien. Mais il n'y a aucune connexion entre notre projet (bien antérieur) et le film. Comme le titre l'annonce, *Monuments' Men* est un film d'hommes ; mon livre, d'ailleurs assez court et didactique, se concentre entièrement sur Rose, comme spécialiste d'art et résistante.

CRC : Par rapport à *Olympes* et *Kiki*, votre *Groult* semble mettre davantage l'accent sur le dessin, au sens classique. Vous incluez des dessins dans le récit, et plus seulement entre les chapitres comme dans vos autres « biographiques »;

CM : Oui, ceci est dû au fait que j'avais plus de liberté avec ce « biographique » parce que comme il est contemporain je ne dois pas suivre un ordre chronologique aussi strict comme c'est le cas pour *Olympe* ou *Kiki*. Dans ces deux exemples, le dessin est au service de l'histoire. De plus, comme je le raconte dans le livre, pour *Groult* ce n'était pas évident de la convaincre d'accepter de se laisser raconter en bande dessinée par moi puisqu'elle ne cachait pas qu'elle n'aimait pas la BD (au moins au début), et comme la couverture du livre le met en évidence [Image 8]. Ce qui l'a convaincue d'accepter de travailler avec moi c'est seulement mon dessin ; lorsqu'elle a vu mes carnets de croquis elle s'est amadouée, car elle aimait mon graphisme et elle aime beaucoup le dessin en général ; elle vient d'une famille qui valorisait cet art; son père était dessinateur de meubles et sa mère dessinatrice de mode;

donc pour moi et pour elle c'était évident d'introduire plus de dessins qui ne faisaient pas partie du récit à proprement parler.

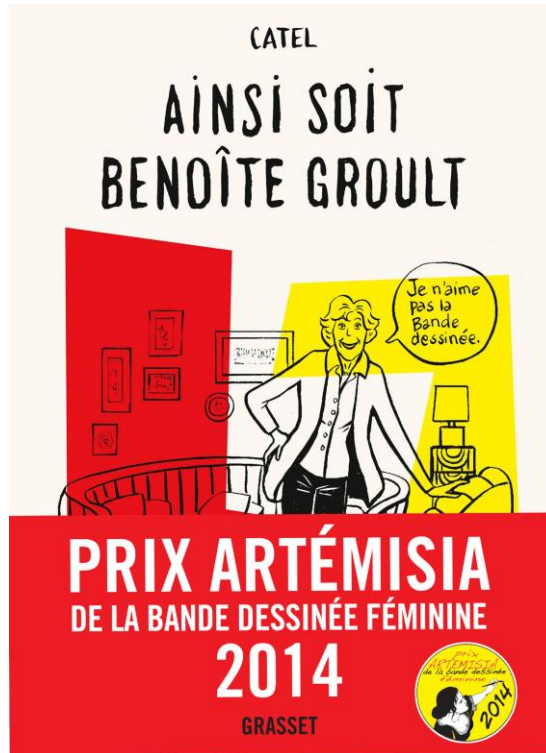


Image 8 : Couverture de *Ainsi soit Benoîte Groult*, Grasset, 2013 (avec l'aimable autorisation des éditions Grasset)

CRC : Groult est plus connue sur le plan des idées que comme écrivaine-artiste ; y a-t-il d'autres femmes contemporaines comme elle qui vous ont influencées ?

CM : Oui, il y a Virginie Despentes que je connais un peu et dont j'apprécie le livre *King Kong théorie*. Mais il y a surtout des femmes qui ont traversé le siècle et qui se sont battues comme Gisèle Halimi ou Simone Veil ainsi que Beauvoir sur laquelle on fera peut-être un « biographique ».

CRC : Et dans les bédéistes contemporaines ?

CM : Bien sûr: Montellier, Puchol, Cestac, Satrapi, Meurisse, Simmonds, Bouilhac, Bagieu...Mais dans la BD, hommes ou femmes, je ne fais pas trop de différence ; ce qui importe c'est avant tout le propos et le style graphique. Même si tout récemment, avec le prix Artemisia, parce qu'on m'a proposé de

faire partie du jury, je fais plus attention aux femmes artistes. Certaines, très talentueuses, mériteraient plus de succès. Au départ, je n'étais pas trop pour ces prix qui établissaient des distinctions entre femmes et hommes, car cela risque d'être sexiste, mais en parlant avec Pascal Ory [historien, auteur de plusieurs articles clés sur la BD], je me suis rendu compte que c'était nécessaire. Car sans ces distinctions, comme les quotas, les femmes passent toujours à la trappe. Il faut forcer un peu le destin. Un jeune garçon peut se projeter et réussir alors que tant qu'il n'y a pas plus de femmes modèles, c'est beaucoup plus difficile pour les jeunes filles.

CRC : Avez-vous des films préférés ?

CM : Non, pas vraiment ; des auteurs ou des musiques ou des films préférés ça dépend du moment. À certaines époques, on préfère telle œuvre, à d'autres époques, telle autre. Toutefois, dans ma jeunesse, il n'y avait pas de film dans lequel les femmes pouvaient se projeter et pourtant il y en a eu un seul qui pour moi et des amies à qui j'en parlais, a été important, c'est *Autant en emporte le vent*, avec une héroïne féminine séduisante, passionnée...

CRC : Quels sont les projets sur lesquels vous travaillez maintenant ?

CM : Je reviens juste de New York où avec Jose-Louis [Bocquet] nous avons fait des repérages pour notre « biographique » sur Joséphine Baker. Et en même temps je travaille sur les vies et le rapport mère-fille de Klaudia et Mylène Demongeot.

CRC : Mylène Demongeot ? L'actrice ?

CM : Oui, c'est une personnalité formidable, fille d'une Russe blanche émancipée, qui a été mariée à Marc Simenon. Je travaille sur ce projet avec Claire Bouilhac, scénario et dessin, nous avons adapté le livre écrit par Mylène sur sa mère, "Les Lilas de Kharkov".

CRC : Vous travaillez aussi avec Bocquet sur ce projet?

CM : Bocquet est notre éditeur dans ce cas ; mais sur "ADIEU KHARKOV", je travaille exclusivement avec des femmes, avec Mylène bien sûr, Claire Bouilhac, et deux femmes coloristes.

CRC : C'est en couleur ?

CM : Oui et c'est donc narrativement et graphiquement un projet très différent des « biographiques » comme ceux sur Olympe, Kiki, et mon tout dernier qui paraîtra l'année prochaine, sur Joséphine Baker. À ce propos, pour ce projet sur Baker un jour par hasard, un homme me téléphone pour me demander de faire une biographique sur sa mère, me disant que je serais exactement la personne appropriée pour le faire, que cela aurait vraiment plu à sa mère ; je lui redemande qui il est, et il me répond qu'il est l'un des fils [adoptés] de Joséphine Baker. Nous venions, avec José Louis Bocquet, de prendre la décision de travailler sur la première vedette internationale Noire. Cela m'a alors donné l'assurance qui me manquait, car en tant que blanche européenne, je ne me sentais pas totalement légitime. Nous nous sommes rencontrés et il nous a donné d'autres documents qui ont encore enrichi notre perspective sur la belle Joséphine...



Image 9 : Portrait de Joséphine Baker extrait du futur roman graphique par Catel et Bosquet (avec l'aimable autorisation de l'auteur).

CRC : Merci beaucoup, Catel, et nous attendons avec impatience vos deux nouveaux romans graphiques.